



N° JAU/31 – 1<sup>er</sup> mars 1963

## RÉFLEXIONS A PROPOS D'UN OUVRAGE MUSULMAN SUR LE CHRISTIANISME

Mohammed Abou Zahra, Mohâdarât fil-Nasrâniyya  
(Conférences sur le Christianisme), Le Caire, 1961(3<sup>ème</sup> édition).

*J. Jomier, op'*

*L'ouvrage datant déjà d'une vingtaine d'années, sa recension nous intéresserait peu s'il ne s'agissait que de faire connaître un livre. Mais l'intérêt de ce dernier, ou du moins de ce qu'il signifie pour nous, demeure capital. D'autant, d'ailleurs, qu'une troisième édition a paru en 1961.*

*Il s'agit d'une présentation du christianisme telle qu'elle a été faite dans un des plus importants centres de formation intellectuelle pour les "hommes de religion" musulmane. Et la plupart des idées qu'elle contient sont encore d'actualité. Même si les faits et leur interprétation sont inexacts, celui qui les rapporte croit, lui, cependant qu'ils sont exacts, et des milliers d'hommes qui partagent sa foi coranique le croient aussi, spontanément. Cette "vérité" doit être sue pour qu'au moins un dialogue soit possible et que notre présentation du message en tienne compte.*

Il y a une vingtaine d'années, un ouvrage musulman sur le christianisme paraissait au Caire ; il était réédité en 1949 (1). La personnalité de l'auteur, l'accueil fait à son livre et le souci exprimé dans la préface de ne pas blesser les lecteurs chrétiens sont autant de raisons pour que nous le présentions aujourd'hui à nos lecteurs. Il s'agit d'une attitude intellectuelle assez répandue dans les milieux religieux musulmans, bien qu'elle ne soit pas la seule.

L'ouvrage se divise en deux parties de longueur très inégale. Tel un diptyque, il offre d'une part un portrait du christianisme idéal tel que le musulman se le représente d'après le Coran et d'autre part une critique du christianisme des chrétiens (2). Dans le premier panneau du diptyque, l'examen de la vie de Jésus d'après les Évangiles est très rapide et tient en moins de trois pages tandis que quinze sont consacrées à l'enseignement coranique sur Jésus (3). Cette façon de procéder est très caractéristique. Pour le musulman, tout l'édifice de la connaissance religieuse repose sur le Coran. C'est donc le Coran et le Coran seul qui servira de base à l'étude du christianisme dans les instituts religieux musulmans et ailleurs. Il est indispensable de ne jamais l'oublier ; car, lorsque nous parlons de Jésus à un musulman, celui-ci voit immédiatement surgir dans sa mémoire un enseignement ou un verset coranique. Jésus est pour lui le Jésus du Coran.

<sup>1</sup> Étude du Père J. Jomier o. p. extraite de l'excellente revue Parole et Mission (Le Cerf, 29, Bd, Latour-Maubourg, Paris VIIe), n° 19, 13 octobre 1962, pp. 543-555, Nous remercions vivement la direction de la revue qui nous permet de reprendre ici ces pertinentes réflexions à propos d'un ouvrage musulman d'apologétique.

Ces textes coraniques sur Jésus sont enchâssés dans des développements qui mettent en valeur les thèmes les plus importants de l'apologétique musulmane moderne. L'auteur note par exemple que le Christ du Coran est plus conforme à la raison que le Christ des chrétiens et, s'appuyant sur l'ensemble du Coran ainsi que sur les versets particuliers (Coran 5,116-117), il rappelle que Jésus prêcha l'unité intransigeante de Dieu (le tawhîd). Par ailleurs il déclare que Jésus a refusé toute idée de médiation ; car le Coran enseigne avec force le principe de la responsabilité individuelle de chacun. Donc le chrétien, suivant la doctrine générale du Coran, n'a pas besoin de l'intermédiaire de prêtres ni de celui du Messie. Personne, quel que soit son rang, sa sainteté ou sa piété n'est médiateur entre la créature et son Seigneur dans le culte ; rien dans le Coran ne dit que l'idée de médiation ait joué un rôle dans l'enseignement de Jésus.

Le motif de la naissance et de la mission de Jésus est expliqué par un schéma d'apologétique extrêmement répandu à l'heure actuelle chez les musulmans du Proche-Orient, Il s'agit de rendre compte des trois formes légales que prit successivement, suivant eux, l'éternelle et immuable religion, monothéiste et qui sont le judaïsme, le christianisme et l'islam. Le judaïsme, suivant ce schéma, était purement matérialiste ; l'auteur en donne pour preuve le fait que le Pentateuque (la Torah) dans son texte actuel ne contient rien sur l'autre monde et sur les sanctions dans l'au-delà. Jésus est donc venu réagir contre ce matérialisme et contre l'attente messianique d'un bonheur purement terrestre. Il a appelé ses disciples à pratiquer l'ascèse et le renoncement ; il leur a demandé de se contenter du minimum vital et de se préparer au jour du jugement. Le troisième point du schéma n'est pas énoncé ici mais il est sous-jacent à tout le raisonnement. La religion que Jésus a prêchée ne faisait pas la part suffisante aux réalités de ce monde : aussi, entre le matérialisme pur des Juifs et le spiritualisme désincarné de Jésus, l'Islam est-il apparu finalement comme la religion du juste milieu, celle des derniers temps, appelée à supplanter le judaïsme et le christianisme qui sont périmés.

De la vie de Jésus, telle que le Coran l'enseigne, l'auteur retient la naissance de Jésus sans père et la pureté de la Vierge Marie. La raison de ce miracle, dit-il, est que Dieu a voulu montrer qu'il n'était pas lié par les causes secondes et qu'il pouvait agir comme il l'entendait, Jésus a voulu montrer aux Juifs matérialistes que le monde des esprits existait. Les juifs croyaient que l'âme résidait dans le sang et ne concevaient pas une âme séparée. Un ange parmi les esprits a soufflé dans le sein de la Vierge Marie, continue l'auteur, et celle-ci a conçu ; la réalité du monde des esprits était prouvée.

Jésus ensuite a fait des miracles adaptés à la mentalité de l'époque, comme c'est le cas de tous les Prophètes. Ainsi Moïse, avait-il opéré des prodiges de magie car il était en Égypte, cette vieille terre de magie et de magiciens, Mohammed apportera le Coran, miracle d'éloquente au milieu du peuple arabe éloquent. et Jésus a guéri miraculeusement à l'époque où les médecins naturalistes savaient l'impossibilité de guérir certains cas.

Jésus a réformé les cœurs en face des Juifs soumis à la matière (les prêtres n'étaient-ils pas avides d'offrandes et d'argent ?). Il a prêché l'égalité de tous en Palestine et a défendu les Samaritains méprisés. Il a mis tous ses compatriotes sur le même plan, en face du Royaume de Dieu, y compris les Pharisiens et les docteurs de la Loi.

L'auteur note que les Juifs complotèrent finalement contre le Christ mais en vain ; Dieu le sauva d'entre leurs mains. Ils ne l'ont pas tué, ni crucifié mais un sosie lui a été substitué (suivant Coran 4,157 qu'il cite), L'auteur reproduit alors un passage de l'Évangile du Pseudo-Barnabé à l'appui de ses dires. Ce texte rapporte comment les quatre archanges ont enlevé Jésus par la fenêtre de la maison où il se trouvait dans la vallée du Cédron pour l'emmener au troisième ciel tandis que Judas, venu pour guider la soldatesque, était métamorphosé en Jésus et arrêté à sa place, Puis l'auteur en appelle aux différences qui existent entre les recensions du récit de la passion dans les quatre évangiles canoniques pour récuser leur témoignage.

La fin du chapitre examine les diverses solutions données par les musulmans au problème du lieu dans lequel s'est retiré Jésus lors de la crucifixion de Judas. La plupart disent qu'il a été élevé aussitôt, corps et âme, auprès de Dieu, Pour d'autres (une minorité) il aurait vécu et serait mort comme les autres prophètes et seule son âme serait montée près de Dieu, L'auteur rappelle enfin la thèse de la secte musulmane des Ahmadiyya d'après laquelle le Messie serait parti pour Srinagar, dans le Cachemire, et y serait mort (4). Mais l'auteur se contente de rapporter ces opinions sans prendre parti ni se prononcer.

L'on notera qu'il s'en tient strictement au Coran et ne parle pas du retour de Jésus à la fin des temps, mentionné dans les traditions, Il n'insiste pas sur le sens du nom de Messie qu'il utilise couramment ni sur celui du nom de "Verbe de Dieu" donné à Jésus par le Coran.

Pourquoi l'auteur s'appuie-t-il uniquement sur le Coran lorsqu'il s'agit de tracer le vrai portrait de Jésus ? C'est que, dit-il, le Coran est, pour le Musulman, une source absolument sûre tandis que les textes des Évangiles, pour lui, ne le sont pas. Et il aborde la question des "isnâd" ; on appelle ainsi, en critique textuelle musulmane, la liste des personnages qui se sont transmis des textes ou des récits et qui garantissent, si l'on peut dire, l'authenticité de la transmission. Actuellement encore, il y a des spécialistes qui peuvent dire : je tiens le Coran de tel maître qui l'a lui-même reçu de tel autre, et cet autre l'avait reçu de un tel, et ainsi de suite jusqu'à Mohammed. L'auteur voudrait que les chrétiens puissent fournir la liste des noms de ceux qui ont transmis les Évangiles : comme les chrétiens ne s'en sont pas préoccupés jadis et qu'ils cherchent par une autre voie la preuve de la solidité de leurs traditions, il met en doute l'authenticité de nos textes évangéliques. Il reviendra d'ailleurs sur la question.

Bref, dans ces quelques pages du début, le lecteur trouvera tout l'apport positif musulman. Le reste du livre consiste dans un long examen des écritures, des Évangiles afin d'en écarter l'authenticité. Une thèse bien connue se dégage de l'ensemble de l'ouvrage ; le christianisme de la Grande Église est une création postérieure au Christ et infidèle à son message. Les premiers germes du christianisme nouveau sont dus, suivant l'auteur, à Saint Paul. Ce reproche est d'ailleurs traditionnel dans l'Islam et Saint Paul est l'adversaire par antonomase des musulmans comme il l'était des premiers chrétiens judaïsants. La première élaboration des dogmes chrétiens, toujours suivant l'auteur, daterait des Pères du début du III<sup>e</sup> siècle. Les traditions fermes ne remonteraient pas plus haut que le concile de Nicée et la paix constantinienne. Le dogme de la divinité de Jésus aurait été imposé au concile de Nicée par une minorité venant d'Alexandrie où elle avait subi l'influence du paganisme égypto-hellénique ; l'empereur Constantin, encore catéchumène donc à moitié païen, a appuyé cette tendance païenne au concile et il l'a fait triompher en somme par la force. Les tendances fidèles à l'héritage du Christ comme celle d'Arius ont été écrasées. Les conciles suivants n'ont fait que développer ce qui avait été déjà commencé.

En un sens, tout ce reste des "Conférences sur le christianisme" nous intéressera moins par le détail des raisonnements et des plaidoyers (on en a déjà vu tellement de ce genre en Europe dans les milieux libéraux!) que par l'état d'esprit qu'il suppose. Pour donner une idée des matières traitées, il suffira ici de reproduire les grands titres des chapitres :

- Le Christianisme après le Christ, p. 27.
- Sources du Christianisme après le Christ, p. 38.  
(Il s'agit des quatre Évangiles canoniques ; l'auteur leur oppose ensuite l'Évangile du Pseudo-Barnabé auquel il consacre les dix dernières pages du chapitre).
- Les Épîtres des Apôtres, p. 67.
- Regard critique sur ces livres, p. 76.  
(Relevé de tout ce que l'auteur trouve de contradictoire dans les Évangiles)
- Le Christianisme tel que le voient les chrétiens, p. 93.  
(Exposé du dogme à l'aide d'extraits de divers ouvrages chrétiens en arabe).
- Les conciles chrétiens, p. 120.
- Les sectes et les divisions des chrétiens, p. 147.
- Conclusion, p. 190.

Que penser de cette présentation et de cette apologétique ? Il s'agit tout d'abord d'une présentation classique dans de larges cercles de musulmans (tout au moins au Proche-Orient). L'exposé trahit un souci de systématisation ; il n'y a aucun doute que cet ensemble forme un tout. Ce n'est donc pas un sujet à prendre à la légère, quelle qu'en soit la valeur-intrinsèque.

La question qui vient immédiatement à l'esprit est la suivante. Alors que le public visé par l'auteur est satisfait de cette manière d'envisager les choses, on peut affirmer, sans risque de se tromper, que, à l'exception de quelques individus isolés, une telle apologétique n'a aucune chance d'impressionner des gens instruits en Europe. A moins qu'un jour des moyens de lavage de cerveau ne soient mis à son service Pourquoi donc cette apologétique semble-t-elle évidente et irréfutable aux milieux religieux musulmans ? Quel est le secret de l'influence d'une telle pensée ?

Qu'elle n'ait aucune chance d'impressionner les gens instruits en Europe, cela semble évident. Aux chrétiens cultivés qui admettent les grands dogmes christologiques, cette apologétique donne une

impression de déjà vu. Le fond ressemble étrangement à tout cet ensemble d'objections qui a été mis en avant par la critique libérale du siècle dernier ou plutôt par des brochures de vulgarisation s'inspirant de cette critique. Or, depuis lors, des études sérieuses ont été faites sur l'histoire des débuts du christianisme et la valeur du témoignage des Évangiles. Aux yeux de ces chrétiens, une telle critique semble bien dépassée.

Quant aux gens cultivés qui ne croient pas aux dogmes christologiques, l'on a bien l'impression que cette apologétique ne les convaincra pas davantage. S'ils sont d'accord pour ne pas accorder aux Évangiles la valeur que les croyants leur accordent ils n'admettront absolument pas que le Jésus de l'histoire soit celui que présente l'auteur. Car celui-ci reconnaît l'existence du miracle et du merveilleux.

Or d'une part, la possibilité du miracle est rejetée par l'ensemble de ces critiques libéraux. Renan ne déclarait-il pas dans sa préface à la troisième édition de sa "Vie de Jésus" : "Si le miracle a quelque réalité, mon livre n'est qu'un tissu d'erreurs". Mais surtout la façon avec laquelle l'auteur considère l'Évangile de Barnabé et certains faits de la vie de Jésus relève d'un goût du merveilleux qui ne semble pas sérieux à des gens cultivés.

Et pourtant le fait est là, cette apologétique a du succès : son argumentation touche de larges cercles. Quelle en est la cause ?

Au fond, le lecteur non musulman qui lit les Conférences se demande si, pour l'auteur, il n'existe pas un double domaine dans le champ de la connaissance ; d'une part le "de Deo Uno" et le Coran et d'autre part le reste des réalités. Dans le domaine du "de Deo Uno", le penseur musulman suit sa raison. Ainsi n'acceptera-t-il pas à la lettre certaines images anthropomorphiques que le Coran emploie pour désigner Dieu ; il interprétera les passages qui parlent des "mains" de Dieu, ou de Dieu qui "s'installe sur son trône" etc —, car, prises à la lettre, ces expressions s'opposent à des propriétés divines comme l'incorporéité que la raison déclare essentielles à Dieu. Notons, d'ailleurs que ce primat donné à la raison dans l'interprétation du "de Deo Uno" n'a pas toujours été admis par tous jadis. Mais aujourd'hui ce principe est reçu par l'ensemble des docteurs de sciences religieuses, en terre d'Islam. Cet appel exclusif à la raison, cette sorte de rationalisme au sens que ce mot pouvait avoir dans la philosophie médiévale (rationalisme admettant la venue des prophètes, la révélation et le surnaturel "quoad modum)" explique que l'auteur des Conférences déclare le Christ du Coran plus proche de la raison que celui des chrétiens. Pour nous chrétiens, les dogmes christologiques sont révélés ; la raison à elle seule ne pouvait pas les découvrir bien qu'elle puisse montrer qu'ils ne sont pas contradictoires et que rien n'oblige à les refuser. L'auteur au contraire, en disant plus proche de la raison, veut signifier que le monothéisme intransigeant du Jésus coranique est uniquement et exclusivement celui du "de Deo Uno" que la raison est capable d'élaborer.

Quant au Coran, sa vérité est, pour le musulman, la vérité même de la parole de Dieu ; il participe à cet absolu de la certitude divine.

Mais en dehors du "de Deo Uno" et du Coran tout le reste est contingent et n'a d'importance que dans la mesure où il peut être rattaché d'une façon ou l'autre à ce domaine de la certitude absolue.

L'on rencontrera même une sorte de dédain voltairien un peu trop ironique pour cet ordre de réalités. Alors que l'esprit scientifique moderne prône avant tout la soumission au fait, on a l'impression que ce fait n'intéresse guère en lui-même celui pour qui, hors de Dieu, tout est relatif. Cette reconnaissance de l'absolu de Dieu qui, en soi, est très belle et profondément religieuse aboutit ainsi à la méconnaissance pratique de toute une série de moyens d'information.

Lorsque l'auteur des Conférences explique que, pour qu'une révélation soit admise, il faut que le prophète se présente comme tel, qu'il lance un défi, que ce défi ne puisse être relevé, qu'il apporte un livre révélé, que ce livre soit ensuite transmis par une suite ininterrompue de croyants dont les noms sont enregistrés, il fait du cas coranique le type exclusif de toutes les révélations et du système musulman de critique externe des textes le seul système de critique. Le ton qu'il prend pour écarter la façon chrétienne de raisonner montre que cela ne l'intéresse pas. L'affaire est conclue d'avance et il est probable qu'il ne s'en rend même pas compte, tant une telle manière de penser lui paraît naturelle.

C'est ainsi que l'Évangile du Pseudo-Barnabé sera admis par certains qui croient voir en lui le reflet de la certitude coranique absolue, tandis que les quatre Évangiles canoniques seront traités avec désinvolture ; soit qu'on ne les étudie pas sérieusement, cherchant seulement à les mettre en

contradiction les uns avec les autres, soit qu'on les cite en faisant des coupures qui suppriment justement telle phrase ou tel mot important et donc gênant. Dans des vies de Jésus publiées en arabe par des musulmans ces dernières années, on constate un fait nouveau : de nombreux textes évangéliques sont reproduits. Mais cependant les auteurs font un tri sans justifier ce choix ni parfois même avertir ; ils se servent du texte suivant leur humeur du moment. Ainsi, au moment d'aborder la passion, un auteur déclare subitement qu'ici les Évangiles perdent toute valeur historique. Un autre reproduit l'entretien de Jésus et de la Samaritaine ; mais il fait sauter deux phrases sans en souffler mot ; d'une part : "Le salut vient des Juifs" (Jn. 4, 12), et d'autre part, la déclaration des Samaritains : "Nous savons que c'est vraiment lui le Sauveur du monde" (Jn. 4, 42). Pour l'Islam, en effet, Jésus n'a jamais donné à son message une portée universaliste ; il était envoyé uniquement aux Israélites.

Mais revenons aux Conférences. L'auteur se représente l'Évangile (au singulier) comme un livre descendu du ciel à la manière du Coran et il lui est facile de montrer que les quatre Évangiles ne répondent pas à ce schéma. Il cherche alors quel peut-être le véritable évangile et il penche, avec beaucoup de complaisance vers celui de Barnabé.

Pour l'instant, une telle attitude d'esprit rend bien difficiles les échanges religieux entre chrétiens et musulmans et peut-être est-ce prudence de s'en tenir surtout à des échanges culturels sur des terrains neutres ? Il n'y a pas à se le dissimuler, nos positions sont bien différentes, Et si nous n'avions pas craint d'être trop long, nous aurions pu énumérer ici les objections contre l'authenticité des Écritures et celle du dogme chrétien mises en avant dans les Conférences, Elles sont d'ailleurs classiques et bien connues en apologétique. Mais au-delà de ces différences objectives, de ces différences de doctrine, il y a des différences psychologiques.

L'on peut cependant espérer que celles-ci iront en s'atténuant partiellement, Une meilleure connaissance de l'histoire et une meilleure culture générale empêcheront de recourir à certains arguments simplistes ou démodés. L'auteur des Conférences s'en prend ainsi à Saint Paul et affirme qu'on ne peut avoir aucune confiance en lui. Comme preuve, il présente le fait que Saint Paul, un Juif, se dit parfois citoyen romain ; il y voit un signe de duplicité et de lâcheté (était-il Juif ou était-il romain, demande l'auteur ?), En réalité cet argument disparaîtra de lui-même lorsqu'on connaîtra mieux la vie de cette époque ; il s'agit d'une situation tout à fait normale, bien connue, de juifs ayant la nationalité romaine et la façon dont Saint Paul met en avant l'une ou l'autre de ses nationalités ne manque pas de grandeur.

L'auteur présente également les persécutions des premiers siècles comme la grande cause de la substitution d'Évangiles falsifiés à l'Évangile primitif. Or ces persécutions ne se sont pas exercées partout ni continuellement avec la même violence ; ce ne furent pas des raz-de-marée balayant absolument tout sur leur passage. Il suffit d'ailleurs d'étudier les familles de manuscrits évangéliques d'un point de vue critique textuelle pour remonter avec sécurité à un état de texte bien antérieur aux persécutions qui s'en prirent aux livres sacrés, durant le III<sup>e</sup> siècle.

Il y a également toute une série de vieilles épaves provenant d'anciennes polémiques chrétiennes, On ne sait où l'auteur les a découvertes ; elles aussi sont appelées à disparaître le jour où la culture générale historique fera des progrès. Ainsi en est-il de l'affirmation qu'au concile de Nicée 318 évêques seulement se prononcèrent en faveur de la divinité de Jésus sur les 2.048 évêques qui s'étaient réunis et que 700 auraient été explicitement en faveur d'Arius ; la pression de Constantin seule aurait réduit au silence l'immense majorité (pp. 125-127). Constantin d'ailleurs, poursuit l'auteur, pour se concilier les Pères du concile, leur fit don de son sceau, de son glaive, et de son sceptre (p. 128). L'auteur s'appuie sur des sources arabes tardives pour donner son chiffre de 2.048 évêques (se serait-il agi de l'ensemble des participants, évêques ou non ?) qu'aucun des contemporains n'avance. Pour ceux-ci le chiffre des évêques oscille entre 250 et un peu plus de 300 et les opposants qui parmi les évêques, atteignaient presque quarante au début se réduisirent finalement à deux. Quant à l'histoire du glaive de Constantin, il s'agit vraisemblablement de la fameuse donation, cette invention d'un faussaire médiéval dont la critique a depuis longtemps fait raison, Tout cela est de la pure fable qui est présentée avec assurance et admise par les lecteurs musulmans.

Mais en dernier ressort, l'ultime argument auquel l'auteur fait appel (et, il n'est pas le seul à le faire) est celui de la "science européenne". Il est toujours facile de trouver des citations d'auteurs qui ne croient pas au dogme chrétien. Renan, Léon Gauthier (qui fut professeur à l'Université d'Alger) etc., sont ainsi utilisés. Leur témoignage d'ailleurs, n'est pas remis à sa place dans un ensemble qui chercherait à définir l'importance respective des différentes positions. Seuls, les témoignages favorables sont cités. Nous sommes en pleine apologétique dans le sens péjoratif du mot, sous des dehors (verbaux) de "science". Et évidemment à partir du moment où un voile de relativisme recouvre

tout le domaine de la connaissance, en dehors du "de Deo Uno" et du donné coranique, tout cela présente moins d'importance.

L'exposé précédent se passe de commentaire. Il faut simplement espérer que la situation s'assainira peu à peu.

J. Jomier

## Notes

1. Mohammed Abou Zahra, Mohâdarât fil-Nasrâniyya, Le Caire, 1961 (3<sup>ème</sup> édition). Le titre de l'ouvrage signifie Conférences sur le Christianisme. L'auteur, après avoir été professeur à al-Azhar au Caire, a occupé ensuite une chaire à la Faculté de Droit de l'Université gouvernementale du Caire et en est devenu le doyen. La radio et la télévision ont souvent fait et font encore appel à lui pour des exposés religieux. Il s'agit donc d'une personnalité en vue dans le monde des Ulémas. La première édition de ces conférences a été traduite en plusieurs langues. L'auteur a reçu des remarques de certains de ses "frères chrétiens", nous dit-il dans sa préface de la seconde édition ; mais il a préféré ne pas en tenir compte et reproduire tel quel le texte de la première édition.
2. Le premier chapitre (dix-huit pages) est intitulé : "Le christianisme tel que le Christ l'a apporté" c'est-à-dire en fait tel que le Coran le décrit. Le reste du livre (un peu plus de cent soixante pages) est consacré au christianisme après le Christ.
3. Sur les trois pages "évangéliques", deux concernent les faits de l'enfance de Jésus y compris certains de ceux que rapportent les évangiles apocryphes ; et deux tiers de page, soit en tout et pour tout seize lignes, rappellent très matériellement les grands traits de la vie publique du Christ, sa tentation, le fait qu'il ait prêché lui et ses disciples (sans qu'il soit parlé du contenu de son enseignement), les miracles, le complot juif de la fin, la passion, la résurrection et finalement l'ordre d'aller enseigner l'Évangile au monde entier et de baptiser toutes les créatures.  
Au cours de l'exposé sur l'enseignement coranique relatif à Jésus, l'auteur cite un extrait du pseudo-évangile de Barnabé concernant la passion de Judas substitué au Christ. Sur ce dernier ouvrage, voir notre étude, "l'Évangile selon Barnabé", dans MIDEO 6, 1959-1961, pp. 137-226.
4. L'auteur ne dit pas, à cet endroit, que pour certains membres de la secte des Ahmadiyya Jésus a été réellement fixé à la croix, donc crucifié, mais lorsqu'on l'a descendu de croix, tous le croyaient mort, alors qu'il ne l'était pas en fait ; et il est revenu à lui peu après.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--